

(Extrait du chapitre 6)

...

Ma mamie Toinette était une toute petite femme rondelette ne mesurant qu'un mètre quarante-huit. Il semblerait que certains gènes puissent sauter une génération. Cela expliquerait en grande partie ma petite taille.

Elle possédait un solide caractère de Bretonne et ne se laissait pas impressionner par l'humeur changeante de mon pépé. Ils ne cessaient de se chamailler à longueur de journée, mais toujours dans une ambiance joyeuse. Mamie Toinette prenait un air faussement fâché quand il la contrariait exprès. Il me faisait alors un clin d'œil réconfortant, pour confirmer que ce jeu n'était en réalité qu'une blague sans conséquence. Mamie Toinette retournait alors à ses fourneaux et, au moment de lui servir sa douzième crêpe qu'il engloutissait aussitôt, elle faisait semblant de lui frapper la tête avec son énorme poêle en fonte.

Chaque matin, fraîchement rasé et vêtu de son éternelle salopette en jean bleu et de son fidèle marcel blanc, mon pépé s'installait à la table de la cuisine. Cette illustre table en formica était recouverte d'une multitude de couches de nappes en toiles cirées. Mamie Toinette refusait obstinément de les jeter, affirmant que celles-ci préservaient la table des effets néfastes du passage du temps.

Mon pépé s'apprêtait ainsi à attaquer son petit déjeuner gargantuesque. Il dévorait chaque matin une baguette de pain entière, tartinée généreusement de margarine, car le beurre, me disait-il, n'était pas bon pour lui. J'étais néanmoins très sceptique par cette explication et doutais fortement que l'impressionnante quantité de margarine qu'il ingurgitait chaque jour soit réellement bénéfique pour sa santé.

Il trempait alors allègrement ses deux immenses tartines de pain dans un bol de chicorée, démesurément large, avant de les engloutir en quelques minutes, tout en me racontant des histoires toutes aussi extravagantes les unes que les autres.

J'étais fascinée par la vitesse à laquelle il réussissait cette prouesse.

Puis, certains jours, je partais à pied avec mamie Toinette pour faire les commissions quotidiennes au village. Son plus grand plaisir était de cuisiner les plats favoris de ses petits-enfants pendant leurs séjours.

Ainsi, chaque matin, elle me demandait invariablement ce que je souhaitais manger pour le déjeuner du jour. Je répondais presque systématiquement : « coquillettes, steak haché ».

Elle ne me nourrissait pas exclusivement de pâtes et de viande durant mes vacances, mais je devais admettre que je « commandais » ce plat très fréquemment.

Nous nous mettions donc en route chez le boucher et les autres commerçants du bourg.

Devant l'étal du boucher, j'étais fascinée par l'énorme machine qui broyait les morceaux de viande et les réduisait en petites galettes parfaites, emballées dans du papier alimentaire blanc. Le boucher accomplissait ces gestes familiers avec une remarquable dextérité.

Puis, nous traversions la route pour nous rendre à la boulangerie où ma grand-mère achetait le pain quotidien, ainsi qu'une dizaine de chouquettes dont la saveur et l'arôme me ravissaient le palais. J'avais l'autorisation d'en déguster une sur le trajet du retour. Une entorse au règlement hautement improbable au sein de mon propre foyer qui interdisait formellement de manger en dehors des repas.

Le goût de l'interdit était par conséquent encore plus savoureux.

Parfois, mon pépé m'amenait avec lui pour une longue promenade sur le port. Nous admirions les bateaux avec en fond sonore le cri strident des mouettes au-dessus de nos têtes. Il me racontait toutes sortes d'histoires de marins qui ne devaient pas contenir beaucoup d'éléments authentiques. Il était par exemple peu plausible qu'il ait été avalé par une immense baleine avec l'ensemble de l'équipage et sauvé par de mystérieux pirates qui passaient dans le coin.

Sa façon si remarquable de raconter les histoires m'incitait à feindre d'y croire pour lui faire plaisir. C'était un conteur d'histoires hors pair, mais aussi un incorrigible filou qui faisait croire à mamie Toinette que nous allions juste nous promener à pied alors qu'il me transportait sur le porte-bagage de sa vieille mobylette orange qui pétaradait au démarrage et crachait en continu un nuage opaque de fumée noire.

La balade se faisait sans casque naturellement.

Nous terminions le programme de la matinée par la cueillette quotidienne des légumes du potager dont il prenait grand soin. Il me faisait alors découvrir ses incontestables talents de jardinier.

J'étais enchantée par la profusion de fruits et de légumes qui poussaient miraculeusement dans le potager. J'avalais un nombre impressionnant de cerises, de fraises ou de framboises selon la période. Mon pépé se faisait disputer régulièrement par mamie Toinette, car je n'avais évidemment plus d'appétit au moment de passer à table.

J'adorais la douce folie de mon pépé. Il avait travaillé dans la marine marchande durant toute sa vie. Il partait en mer six mois d'affilée pour ne revenir que quelques semaines, puis partir à nouveau. Mamie Toinette avait éduqué seule ses deux garçons, sans jamais se plaindre de sa condition de femme, assumant ainsi toutes les charges de son foyer, sans l'aide de son époux.

Mon pépé racontait à qui voulait l'entendre qu'il avait des enfants dans chaque port du Pacifique et qu'il avait entretenu une relation longue distance avec une Tahitienne prénommée Gloria, sa maitresse attitrée. Là encore, je n'ai jamais su s'il disait la vérité.

À l'évocation de cette histoire évoquée un nombre inimaginable de fois, Mamie Toinette, loin d'être scandalisée par l'aveu public de tromperie de son propre mari, levait les yeux au ciel affichant une moue mi-excédée, mi-amusée tout en continuant à tricoter.

Les après-midi étaient invariablement les mêmes. Je les passais à la plage du port avec mamie Toinette, entourée de ses éternelles compagnes de plages.

Le rituel était immuable. Nous descendions tout l'arsenal de plage composé d'un parasol à fleurs vert et bleu, ainsi qu'un siège de plage pliable fait de métal et d'une solide toile, dont l'assise était si usée et déformée, que les fesses de mamie Toinette touchaient le sable à travers la toile. Sans oublier mes essentiels jouets de plage, indispensables à nos constructions éphémères, faites de sable mouillé et d'eau de mer, que mes amis et moi consolidions au fil de nos longs après-midi de plage.

Quand l'heure du goûter sonnait seize heures sur la haute façade de l'hôtel de ville, nous accourions auprès de nos grands-mères respectives. Elles nous distribuaient alors notre collation composée la plupart du temps d'un morceau de baguette fourré d'une barre de chocolat.

Ce goûter régressif resterait tout au long de ma vie ma madeleine de Proust qui apaiserait, parfois pour quelques instants seulement, mes angoisses ou mes peines.

Mamie Toinette et ses amies passaient tous les après-midi à tricoter, déroulant des mètres et des mètres de fil de laine pour confectionner de la layette pour les petits-enfants à venir. Elles s'appliquaient également à tricoter de duveteux pulls d'hiver pour les différents membres de leur famille, tout en bavardant joyeusement et nous surveillant rigoureusement.

Les jours de pluie, fréquents en Bretagne, nous restions à la maison et buvions des litres de chocolat chaud en regardant nos émissions favorites à la télévision.

Durant ces longs après-midi pluvieux, mamie Toinette m'apprit patiemment à tricoter. Je pus ainsi ressentir l'immense satisfaction de confectionner moi-même les vêtements de mes poupées préférées.

(Extraits du chapitre 24)

Le mercredi suivant, je me rendis à mon premier cours de violon, comme si l'échafaud m'attendait au bout de ma destination. Depuis le début de l'été, mon violon était resté caché sous mon lit. J'avais en outre effacé de ma mémoire le laborieux apprentissage, brièvement survolé l'année passée avec mon précédent professeur, ainsi que les bases essentielles au bon fonctionnement de mon instrument si honni.

Lentement, j'arrivai devant la porte de la salle de cours et je frappai à la porte sans conviction. J'avais pris soin au préalable d'entrer pendant un silence momentané.

L'élève qui me précédait n'était autre que mon unique amie à l'école de musique, Vanessa. J'avais fait sa connaissance l'année précédente, en cours de solfège, et elle était la seule élève violoniste que je connaissais. Au regard de notre faible niveau instrumental, Vanessa et moi ne pouvions pas encore participer au cours d'orchestre à cordes, dispensé par le directeur de l'école de musique. Nous ne connaissions donc pas les autres élèves violonistes de l'école. Nous avons le même âge et avons commencé l'apprentissage du violon la même année.

Mon amie m'avait confié l'année précédente qu'elle aimait beaucoup apprendre à jouer de cet instrument, mais qu'il lui était très difficile à apprivoiser. Contrairement à moi, elle avait choisi cet instrument en son âme et conscience. Pour autant, cela ne faisait pas d'elle une bonne violoniste. Loin de là. Les redoutables sonorités aigües qui s'échappaient de son violon vrillaient les tympanes à chaque mouvement d'archet.

L'année précédente, son cours de violon avait lieu également juste avant le mien. J'avais alors la présence d'esprit de patienter jusqu'à la dernière minute pour pénétrer dans la salle de cours et mettre ainsi fin au cours de Vanessa. Je préservais ainsi mes oreilles, déjà suffisamment malmenées par les sons produits par mon propre violon.

Cette nouvelle année allait apparemment se dérouler comme la précédente, mis à part le fait que mon nouveau professeur n'avait ni le

même aspect physique ni le même sens pédagogique que son prédécesseur.

Cependant, en ce début d'année scolaire, mon unique objectif était de me débarrasser de cette corvée le plus rapidement possible, sans tenir compte d'éventuelles améliorations dans la qualité de l'enseignement.

En entrant dans la pièce, je jetai un regard furtif vers mon nouveau professeur. Il aidait Vanessa à placer son bras droit dans une position adéquate et lui expliquait le bénéfice apporté à sa technique d'archet. Il répondit brièvement à mon « Bonjour », tout en continuant le cours de mon amie.

Je déposai silencieusement mes affaires sur la moquette élimée, près des affaires de Vanessa. Puis, je sortis mes partitions de mon sac et mon instrument de son étui.

Malgré mon absence totale de pratique depuis des mois, j'appliquai de manière automatique les gestes indispensables à la mise en place du petit coussin placé sous le violon, et maintenu sur celui-ci à l'aide d'un élastique et d'une lanière en cuir. Je vissais ensuite machinalement la vis de tension de mon archet avant d'y appliquer une généreuse couche de colophane. Mes actions instinctives s'arrêtaient malheureusement là. J'étais inquiète de ne pouvoir exécuter la moindre démonstration instrumentale devant mon nouveau professeur, qui ne manquerait pas de me demander ce que je savais faire.

Cela ne se résumait en fait à presque rien.

Le cours de Vanessa se terminait. Elle s'accroupit près de moi pour ranger ses affaires, arborant un large sourire, et sembla visiblement satisfaite de ce premier cours.

Notre nouveau professeur de violon, monsieur Retubat, avait à peine trente ans. Il semblait calme et rassurant, contrairement à mon ancien professeur qui ressemblait parfois à une tornade en furie. Ce dernier s'énervait fréquemment, affligé par le peu de progrès obtenus, et nous montrait avec force gestes colériques la manière d'exécuter les complexes exercices qu'il exigeait de nous.

Monsieur Retubat semblait l'exact opposé de son collègue. Il paraissait doté d'un calme olympien.

Je l'observais du coin de l'œil, tandis qu'il finissait de noter les consignes de travail sur le petit cahier de musique de Vanessa. Il leva enfin les yeux du cahier et le tendit à mon amie, qui sortit de la salle en me faisant un petit signe apaisant de la main.

Elle connaissait mon aversion profonde pour le violon et se sentait impuissante face à mon abattement évident. Elle espérait que la situation s'arrange avec l'arrivée de ce nouvel enseignant.

Monsieur Retubat attendait patiemment que je pose mes partitions, à peine utilisées, sur le pupitre en métal noir, placé au milieu de la salle de cours.

Il me demanda gentiment de lui confier mon violon pour qu'il l'accorde. Cette intervention était clairement nécessaire, puisque le malheureux instrument n'avait pas servi depuis un très long moment. Il me le rendit sans prononcer un mot. Je n'étais pas du tout à mon aise et lui ne semblait pas enclin à être plus loquace non plus.

Au bout d'un certain temps qui me parut interminable, mon professeur me demanda enfin ce que j'avais appris l'année précédente. Je ne sus que répondre, trop nerveuse pour formuler la réponse attendue.

Il m'observait fixement de ses grands yeux verts hypnotiques et mystérieux, attendant que je réponde. Devant mon silence, il coupa court à la situation en me suggérant de commencer par des exercices simples pour qu'il puisse évaluer mon niveau réel.

Il n'allait pas être déçu.

Il me désigna du doigt l'un des exercices sur ma partition, puis me demanda de le jouer. Je posai lentement mon violon sous mon menton dans l'espoir de gagner le temps précieux qui me permettrait de comprendre ledit exercice.

La compréhension consistait essentiellement à savoir sur quelle corde poser mon archet pour exécuter correctement les notes indiquées.

J'avais une chance sur quatre d'y parvenir ; le hasard me fit évidemment choisir la mauvaise corde. Monsieur Retubat s'impatiait devant mes lacunes évidentes et soupirait d'exaspération. Il tournait les pages à rebours pour trouver des exercices plus accessibles.

À son grand désarroi, il constata que mon niveau était très faible pour une élève de deuxième année.

Le niveau général de la classe de violon était tout simplement pitoyable. Les prédécesseurs de monsieur Retubat n'avaient apparemment pas exercé leurs préceptes avec beaucoup d'application et de conviction. Sa mission durant les années à venir consisterait donc à remettre la classe de violon à niveau. En outre, il avait à cœur d'expérimenter ses acquis d'enseignant pour ce premier poste.

Contrairement à ce que je pensais, cette année ne ressembla en rien à la précédente.

Au-delà de ma répulsion pour le violon, de mon absence totale de motivation pour cette activité et de mon manque de travail consternant, je subissais les commentaires désobligeants de mon professeur, qui surveillait scrupuleusement mes maigres progrès.

Selon lui, en travaillant régulièrement et méthodiquement, je parviendrais à maîtriser la technique rigoureuse exigée par cet instrument. Peut-être avait-il raison, néanmoins, je refusais de me mettre au travail sérieusement.

Mon obstination était possiblement liée à la révolte silencieuse qui bouillonnait en moi contre les injonctions parfaitement illégitimes de ma mère. Dès qu'une occasion se présentait, je devais me soumettre à d'odieuses et humiliantes représentations familiales. Le comportement vindicatif de ma mère ne facilitait pas mes rapports conflictuels avec mon instrument ni avec mon professeur.

J'étais en outre bien trop réservée et pudique pour étaler mes rancœurs dissimulées devant monsieur Retubat. Il continuait donc à lutter inlassablement pour me faire progresser. Sans explication de ma part, il ne parvenait pas à résoudre ce problème insoluble. Parfois, les cours se transformaient en joute verbale : lui me malmenait par des commentaires acerbes et cinglants, uniquement destinés à me faire réagir. Ma réaction se résumait alors à un simulacre d'insolence.

Mon caractère habituel n'était ni impertinent ni impoli.

Pourtant, lors d'un cours qui se déroulait de façon fort désagréable, monsieur Retubat perdit patience.

Comme d'habitude, je n'avais pas touché à mon violon durant toute la semaine. J'étais donc incapable de jouer plus d'une mesure sans hésiter, m'interrompre, et recommencer. Monsieur Retubat me demanda

d'arrêter le massacre et m'assena avec une froideur déconcertante cette phrase : « Tu perds ton temps. Tu me fais perdre le mien. Tu te mets donc au travail ou tu cesses de venir en cours dès maintenant ».

Je ne répondis absolument rien.

Vexée par ces propos implacables, et sûrement très justifiés, je rangeai mes affaires et sortis sans un regard pour mon professeur, probablement déçu par ce cuisant échec.

J'attendis de franchir la grille de l'école de musique avant de fondre en larmes. Je ne savais pas si j'étais humiliée, déçue ou amère.

Certainement une combinaison de tous ces sentiments mélangés.

## Chapitre 30 : Le manoir hanté

La deuxième famille que mes parents fréquentaient vivait à environ un kilomètre de chez nous et habitait dans un lieu pour le moins angoissant : le Manoir de Coat Bily, une ancienne bâtisse délabrée du XVI<sup>e</sup> siècle.

Depuis quelques mois, une famille y avait élu domicile.

Depuis la naissance de Damien, les deux femmes avaient pris l'habitude de promener leurs bébés sur les chemins de campagne, peu fréquentés par les voitures. Elles passaient régulièrement devant la lugubre et inhospitalière, demeure qui paraissait abandonnée depuis des décennies.

Ce jour-là, j'accompagnais ma mère et Maryse dans leur promenade. De la route, nous aperçûmes des draps et des couvertures, jetés sur l'un des rebords d'une des hautes fenêtres du manoir. L'entrée de la propriété, habituellement inaccessible en raison d'une dense végétation de ronces et de mauvaises herbes, avait été dégagée.

Ma mère et Maryse supposèrent logiquement que le manoir était enfin habité ; elles décidèrent alors de se présenter aux nouveaux occupants.

Le chemin de terre menant à l'imposante demeure était envahi de cailloux et de planches de bois, laissées négligemment au milieu du passage. Manœuvrer les landaus, malmenés par les nombreux cahots et les ornières du sentier mal entretenu, sans réveiller les bébés endormis, relevait de l'exploit.

Le domaine sur lequel avait été érigé le manoir n'était autre qu'une exploitation agricole. Une longue étable qui accueillait à présent une cinquantaine de vaches laitières se trouvait en face du manoir. La forte odeur bovine qui flottait dans l'air, et dont nous étions peu habituées, nous incommodait beaucoup. Maryse, fille de fermiers, reniant foncièrement ses modestes origines, nous affirmait néanmoins qu'une ferme bien entretenue ne devait pas sentir si mauvais.

Arrivées au bout du chemin caillouteux, nous pûmes enfin contempler la vaste étendue de terrain qui entourait ce lieu ancestral, ainsi que la façade principale du manoir.

La grande porte d'entrée en bois cloutée était encadrée de magnifiques ornements de pierre aux motifs gothiques. Au-dessus de la porte, un lierre grimant, probablement centenaire, envahissait l'imposante façade. Ses nombreuses ramifications s'étaient insinuées dans les pierres au fil du temps, comme si la plante envahissante voulait engloutir la bâtisse tout entière. Ce mur végétal renforçait l'aspect austère du lieu.

En face de l'entrée, un petit vélo bleu et blanc avait été jeté à terre. Cet élément laissait présager la présence d'enfants dans cette maison. À l'aide de l'imposant heurtoir fixé à la porte, ma mère tambourina. Nous perçûmes des pleurs de nourrisson, ainsi que le cri d'un jeune enfant provenant des profondeurs du manoir.

La lourde porte s'entrouvrit sur une jeune femme à l'air débraillé et au regard fatigué, portant un bébé d'environ quatre ou cinq mois sur sa hanche, et tenant fermement dans l'autre main un petit garçon qui se tortillait vainement pour échapper à la poigne de sa mère.

L'enfant avait une apparence négligée et sale. Il portait un pull orange, troué à plusieurs endroits et des bottes jaunes sur ses jambes nues. Son visage était maculé de confiture et de taches suspectes donnant un aspect granuleux à la peau de son visage.

J'appris plus tard que le petit Gabin, âgé de trois ans, souffrait d'une maladie inflammatoire cutanée : l'eczéma. Il en était couvert des pieds jusqu'à la racine des cheveux, lui donnant un aspect répugnant continuellement.

Son petit frère, Antoine, avait l'âge de Juliette, à deux semaines près. C'était un poupon adorable dont le visage s'éclairait d'un radieux sourire et de merveilleux yeux bleus expressifs. On avait du mal à croire que ces deux enfants, physiquement si dissemblables, soient frères.

Maryse et ma mère firent donc la connaissance de Gisèle. Elles se présentèrent et lui souhaitèrent, à elle et à sa famille, la bienvenue dans la région. Celles-ci avaient surtout besoin de satisfaire leur curiosité insatiable en posant toutes sortes de questions à cette pauvre Gisèle qui se débattait désespérément avec son petit garçon turbulent.

Cette dernière finit par nous faire entrer dans le manoir, comblant ainsi le souhait des deux amies, qui mouraient d'envie de découvrir l'intérieur de cette mystérieuse demeure surannée.

Un étroit vestibule en pierre grisâtre nous mena vers une vaste pièce de vie humide et glaciale, tout aussi lugubre que l'extérieur du manoir. Une inexplicable atmosphère angoissante et sinistre y régnait. Je frissonnai de froid, ou de peur, et ne souhaitai pas trop m'attarder dans cet endroit sombre et inquiétant.

Gisèle nous invita à nous asseoir pour boire un verre de jus de fruits autour d'une table démesurément grande, mais encombrée de toutes sortes d'objets incongrus qui n'avaient rien à faire dans cet environnement. On pouvait y trouver des bandages, des compresses et des lotions antiseptiques, destinés à soigner les plaies infectées du petit Gabin. Malgré l'heure avancée de la fin d'après-midi, les bols du petit déjeuner n'avaient pas encore été débarrassés. Une grosse miché de pain noir et rassis trônait au centre de la table et des mouches tournoyaient au-dessus du beurre ramolli, déposé près du pain sur une soucoupe blanche et sale. Des biberons à moitié vides et à l'hygiène douteuse s'entassaient sur un coin encore libre de la table.

Le sol de la pièce était composé de larges dalles en pierre grise aux bords irréguliers, patinées par le temps. Elles auraient mérité un bon lavage à grande eau pour retrouver leur aspect d'origine.

Des cartons accumulés, de la papperasse empilée et des vestiges de nourriture éparpillés dans toute la pièce s'ajoutaient à ce désolant décor.

J'étais dégoûtée par l'aspect repoussant de cet endroit qui avait dû être, jadis, un lieu fastueux.

Une cheminée imposante, construite dans le mur principal de la pièce, évoquait des tableaux représentant des scènes médiévales. Les habitants du manoir devaient y avoir fait rôti du gibier et de la volaille, tout en profitant de la chaleur dégagée par l'âtre pour chauffer les pièces principales du manoir.

Cette époque révolue, la cheminée ne servait à présent, qu'à entreposer le matériel pour traire les vaches que Louis, le mari de Gisèle, et agriculteur récemment installé, n'avait pas encore pris le temps de ranger.

Gisèle nous raconta que leur famille était seulement locataire du manoir depuis quelques semaines et qu'il y avait d'innombrables tâches à accomplir pour parfaire leur installation. Elle semblait complètement dépassée par les événements et déjà épuisée d'avance par le poids des responsabilités qui découlaient de la vie dans un tel lieu ; de surcroît, avec deux enfants en bas âge.

Elle était infirmière et avait mis sa vie professionnelle entre parenthèses pour permettre à son mari de réaliser son rêve. Ingénieur en informatique, il avait décidé de tout abandonner pour devenir fermier. Gisèle avait donc accepté de sacrifier sa vie citadine, confortable et prospère, pour se terrer dans un lugubre manoir breton, décati et presque en ruine, par amour pour son mari.

Elle semblait cependant complètement dévouée à sa cause, mais son visage et son corps trahissaient déjà les conséquences de ses choix difficiles. Elle n'avait pas encore trente ans, mais paraissait beaucoup plus âgée. Elle arborait pourtant un sourire courageux et son regard était empli de bonté et de générosité.

Maryse, à ses côtés, détonnait magistralement dans ce décor misérable. Elle avait pourtant troqué son tailleur habituel contre une tenue plus décontractée, mais à l'allure néanmoins ultra chic. Ses bijoux luxueux et voyants étaient parfaitement indécents dans cet environnement si modeste.

De son landau, Juliette émit un petit cri, indiquant qu'il était l'heure de son biberon. Ma mère la prit dans ses bras pour la présenter à Gisèle. Entourées de tant de bébés, les trois femmes n'avaient d'autre sujet de conversation que celui-là. Quand Juliette eut terminé de boire son biberon, ma mère me la confia pour que je la promène un peu dans la pièce.

Très habituée à seconder ma mère pour m'occuper de ma petite sœur, je la calai contre mon épaule, lui maintenant sa petite tête encore fragile dans le creux de ma main. Gisèle, impressionnée par mon habileté à m'occuper d'un si jeune nourrisson, me demanda mon âge. Elle commença à me poser un tas de questions sur mon expérience en matière d'enfant et me proposa tout naturellement si cela m'intéressait de garder ses enfants de temps à autre.

Je ne savais pas vraiment quoi dire. Je m'occupais de ma petite sœur avec grand plaisir, même en l'absence de ma mère. Cependant, m'occuper d'un autre bébé durant plusieurs heures, de surcroît seule et dans un lugubre manoir, ne m'enchantait guère.

Ma mère répondit à ma place, assurant à Gisèle que j'étais enchantée de lui rendre service de temps en temps. Je n'osai pas répliquer devant Gisèle, qui semblait ravie d'avoir trouvé une jeune fille sérieuse et compétente pour s'occuper de ses enfants.

Comme elle ne travaillait pas, je ne comprenais pas vraiment la raison d'une telle requête. Je n'eus pas à attendre bien longtemps avant de le savoir. Le lendemain, ma mère reçut un appel de Gisèle qui réclamait mes services de baby-sitter pour le vendredi soir suivant.

Comme convenu, je me présentai au manoir. Nous étions au mois de mai et le temps me paraissait idéal pour effectuer ce court trajet à vélo. Louis, le mari de Gisèle, m'ouvrit la porte.

Il prononça un « Bonsoir » à peine audible et sans un sourire, avant de m'indiquer d'un geste de la main d'entrer. Quelque peu perturbée par cet accueil glacial, je fus rassurée en apercevant Gisèle, souriante, au milieu de la grande salle à manger, s'affairer aux derniers détails de la soirée.

Elle me demanda gentiment si j'allais bien et commença à me faire rapidement l'inventaire des tâches à accomplir pendant leur absence. Le petit Gabin, sentant un événement contrariant se profiler, hurlait à ses côtés en tirant rageusement sur le joli chemisier à fleurs de sa mère. Gisèle m'expliqua d'un ton désinvolte qu'il s'agissait d'une première fois pour les garçons. Personne d'autre que leurs parents ne les avait jamais surveillés. La soirée promettait d'être mouvementée.

Le petit Antoine, en équilibre instable entre deux coussins, avait été posé sur un tapis crasseux et jouait avec des cubes en bois colorés. Tout en écoutant les explications de Gisèle sur les repas des garçons à réchauffer et des pyjamas à enfiler, j'observais Louis du coin de l'œil. Debout, un magazine à la main, il soupirait exagérément et semblait excédé par la futilité du verbiage de sa femme. Il lui indiqua alors brutalement que si elle ne se dépêchait pas, il était inutile qu'ils se donnent la peine de se rendre à la soirée.

D'après leurs échanges, je compris que le couple était invité à un Fest-Noz et que Louis, accordéoniste amateur, animerait une partie de la soirée.

J'étais particulièrement choquée par l'attitude désagréable de Louis envers Gisèle, qui se démenait tant bien que mal pour ne rien oublier. Elle tenta patiemment de rassurer les garçons qui s'étaient mis à pleurer tous les deux. Louis ne leva même pas les yeux de son magazine et n'esquissa pas le moindre geste pour essayer d'apaiser ses fils. Il se contenta de sortir en précisant à sa femme qu'il allait l'attendre dans la voiture.

Je pris alors Antoine dans mes bras pour calmer ses pleurs et lui murmurer quelques mots rassurants.

Le couple partit enfin, non sans mal, car Gabin, se croyant abandonné, hurlait devant la porte d'entrée. Je n'étais pas vraiment inquiète et je savais qu'il se calmerait quelques minutes plus tard. J'avais l'habitude de gérer les colères de Romuald depuis des années ; cet enfant de trois ans ne serait pas plus difficile à apaiser que mon jeune frère.

Au bout d'un long moment, il me rejoignit sur le tapis où j'étais en train de jouer avec son petit frère et prit part joyeusement à nos jeux. Gabin était un petit garçon attachant, mais sa maladie de peau lui rendait la vie infernale. Il pouvait exploser de rage sans aucune raison, comme si les horribles démangeaisons dont il souffrait amplifiaient ses humeurs colériques et engendraient un être diabolique dans ce petit corps innocent.

Ce soir-là, Gabin et Antoine furent adorables. Ils mangèrent le repas que leur mère avait soigneusement préparé, puis, quand l'heure du coucher arriva, Gabin m'obéit sagement. Il était ravi de me faire découvrir son immense chambre située au deuxième étage du manoir. Louis n'avait pas autorisé Gisèle à me faire visiter les lieux, lui affirmant sans me regarder, que je saurais bien trouver les chambres des enfants.

Je suivis donc Gabin dans l'escalier en colimaçon qui menait aux étages. La pierre grise de l'escalier assombrissait cet endroit lugubre, éclairé faiblement et par intermittence par quelques appliques murales défectueuses.

Les petites jambes de Gabin gravissaient le grand escalier sans difficulté. Il me criait de monter plus vite, mais le bébé dans les bras, je préférais assurer mon ascension. Sur le palier, je demandai à Gabin où se trouvait la chambre d'Antoine. Je devais le changer et le mettre au lit avant de m'occuper de son grand frère.

Malgré la saison printanière et la douceur de l'air extérieur, aucune chaleur ne se dégageait des pièces. Un froid polaire régnait dans chaque recoin des chambres. Les garçons, eux, ne semblaient pas s'en soucier, mais je devais m'assurer qu'ils seraient chaudement couverts pour la nuit.

Les chambres des garçons étaient contiguës, ce qui facilitait grandement ma tâche. Le petit Antoine couché, je pénétrais dans la chambre de Gabin. Il était assis dans son petit lit et avait choisi un livre dans sa collection. Il me demanda de lui raconter une histoire, ce que je fis avec beaucoup de plaisir. Gabin s'endormit avant la fin de l'histoire ; je sortis alors sur la pointe des pieds, m'assurant que les petites veilleuses des chambres étaient bien allumées, selon les consignes de la mère des garçons.

Je commençais finalement à trouver ce travail très agréable et plutôt facile.

Avant de redescendre, je désirais néanmoins explorer cet endroit mystérieux.

De nature plutôt craintive, je n'avais pas l'intention de m'aventurer dans les profondeurs lugubres du manoir, mais je voulais savoir ce qui se cachait derrière quelques portes.

L'étage était immense et ressemblait à un labyrinthe : chacune des pièces possédait deux portes, menant chacune à une autre pièce. Malheureusement, plusieurs d'entre elles étaient verrouillées. Les pièces ouvertes étaient presque vides, à l'exception de vieux cartons et d'antiques armoires. Certaines pièces n'étaient même pas dotées d'ampoules sur le plafonnier.

À cette heure avancée de la soirée, je renonçai donc à approfondir mon exploration.

Légèrement déçue par ma déconvenue, je m'apprêtais à rejoindre le rez-de-chaussée, lorsque je m'aperçus que l'escalier en colimaçon continuait à monter vers un autre étage. Bien décidée à découvrir

quelques mystères à raconter à Katia, j'empruntai bravement l'escalier suivant.

L'atmosphère devenait de plus en plus oppressante et la lumière de moins en moins présente. Après avoir gravi une dizaine de marches, je me trouvai face à une entrave : une lourde chaîne en métal barrait l'accès, sans autre explication.

Je me promis d'élucider ce mystère lors d'une prochaine occasion, mais en plein jour cette fois.

La soirée fut extrêmement longue et angoissante.

Assise devant la télévision, dont l'antenne défectueuse ne permettait pas de recevoir correctement les images, j'écoutais les sons étranges du domaine. J'avais apporté mes devoirs et un livre, mais je ne parvenais pas à me concentrer.

La distance qui séparait les chambres de la salle à manger, ainsi que l'épaisseur des murs en pierre, me faisait craindre de ne pas entendre le bébé s'il se réveillait.

Chaque bruit me terrifiait. Plusieurs fois au cours de la soirée, des grincements, des bruits sourds, des résonances inquiétantes me firent penser que le manoir était hanté. Je m'attendais à tout moment à voir surgir devant moi une apparition translucide et terrifiante, flottant dans les airs.

Pensant avoir entendu des gémissements provenant des étages, je me précipitai plusieurs fois dans les chambres des enfants pour constater qu'ils dormaient tous les deux à poings fermés. Cela ne me rassurait pas pour autant.

Louis et Gisèle rentrèrent au milieu de la nuit. Épuisée par l'attente, j'avais fini par m'assoupir sur le canapé. Gisèle me réveilla doucement et me tendit un billet de cinquante francs en me remerciant chaleureusement d'avoir pu leur permettre cette sortie.

J'étais heureuse de quitter cet endroit diabolique.

Malgré l'obscurité inquiétante de la campagne à cette heure avancée de la nuit et les chants lugubres des animaux nocturnes, baignés par une nuit sans lune, je n'étais même pas effrayée de rentrer à vélo. J'étais intimement convaincue que le manoir était hanté par des esprits démoniaques et malfaisants.

Soucieuse de gagner un peu d'argent de poche, je continuai néanmoins à garder les fils de Gisèle de temps en temps. Katia, intéressée par cette activité lucrative, exigea également de pouvoir bénéficier de la possibilité de gagner de l'argent facilement et régulièrement.

Satisfaite par notre travail de baby-sitters, Gisèle réclama notre présence certains matins durant le week-end. Elle aidait souvent son mari à la salle de traite et ne pouvait pas s'occuper des garçons pendant ce temps-là.

Dès l'aube, Katia ou moi nous rendions donc au manoir le samedi et le dimanche à vélo.

Ce travail nous permit ainsi de garnir notre porte-monnaie durant quatre années.

Un jour, le père d'une amie de Katia raconta au nôtre que le manoir de Coat Bily avait été le théâtre de tristes événements.

Au XIXe siècle, l'un des anciens propriétaires, humilié et trahi par les infidélités de sa femme, l'avait égorgée, puis s'était pendu dans une des tourelles du manoir.

Conte, légende, vérité, personne ne sut jamais si l'histoire se révélait authentique.

Néanmoins, je laissais volontiers ma place à Katia quand Gisèle réclamait une baby-sitter le soir. J'étais prête à sacrifier mes grasses matinées du week-end pour éviter d'être pétrifiée de peur en croisant le fantôme du pendu de la tourelle ou l'âme torturée de sa femme.